Grand Siècle et siècle des Lumières selon Émile Faguet

Didier Masseau
Université de Tours

Il n'est évidemment pas question, dans le cadre de cet article, d'analyser Faguet historien de la littérature, sujet qui exigerait un volume, mais d'examiner le découpage séculaire, l'articulation XVII^{e} / XVIII^{e} siècles, l'opposition entre ces deux siècles, et les enjeux d'une telle mise en scène de l'histoire littéraire, dans l'œuvre critique d'Émile Faguet. Le témoignage rejoint l'histoire, triste privilège de l'âge, car nous avons connu personnellement le temps où il était bien venu de citer Faguet dans cette discipline, importante à l'époque, qui s'appelait le français et de montrer toute l'agilité dont un élève était capable, en navigant, comme un poisson dans l'eau, entre ces deux siècles, élus entre tous. Grand universitaire, Émile Faguet était un des piliers de l'enseignement secondaire durant l'après-guerre et dans les années 1950-1960. Quoique ce ne soit guère académique, nous espérons qu'on nous pardonnera de relier parfois l'analyse à l'expérience vécue.

Existe-t-il une méthode Faguet ? Celui-ci refuse toute critique érigée en système, et surtout toute théorie élaborée et affichée venant étayer sa conception de l'histoire littéraire : « Dans l'histoire littéraire, comme dans l'histoire générale, nous avons

bien peu de chances de connaître les vraies causes. Nous ne croyons guère à la philosophie de l'histoire ; ce n'est certainement pas pour croire à la philosophie de l'histoire littéraire [1]. » Émile Faguet a toujours marqué sa méfiance à l'égard de toute réflexion théorique sur la littérature, surtout lorsqu'elle est de nature philosophique. Il souhaite ne jamais outrepasser les limites d'une approche purement littéraire des textes. S'il n'a jamais affecté l'érudition, il ne l'a pas toutefois dédaignée, dit le préfacier de l'*Histoire de la poésie française*, Fortunat Strowski [2]. Pour séduire le public cultivé et mondain venu assister à ses cours, Faguet doit user d'un impressionnisme critique de bon aloi, et considérer l'érudition comme un simple complément auquel il faut avoir recours avec prudence et précaution. Gustave Lanson lui reprochera vertement cette conduite dans un article paru dans *La Revue bleue* en 1894, « Critique d'aujourd'hui [3] ». En revanche le découpage séculaire est comme consubstantiel à la démarche de l'historien de la littérature. On peut même estimer qu'il la fonde.

1 Le découpage séculaire : un mode privilégié de publication

Si la position de Faguet l'éloigne des scientifiques et des philosophes, elle oriente, en revanche, sa démarche dans une direction voisine de celle des historiens qui ont le vent en poupe, au sein de l'université, comme l'avait fait remarquer jadis Antoine Compagnon dans *La Troisième République des lettres*.

Ce découpage permet, en effet, à Faguet de définir prudemment et méticuleusement « l'esprit » d'une époque, en cumulant les critères idéologiques, religieux, politiques, moraux et littéraires. On pourrait presque dire que les écrivains et les

1. Émile Faguet, *Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme*, t. 1 : *Au temps de Malherbe*, Paris, Boivin et C^ie^, 1923-1936, p. 7.

2. *Id.*

3. « Tous les critiques qui ont actuellement quelque réputation sont plus ou moins érudits ; tous, par goût, par respect, par superstition, au pis par peur, s'efforcent d'étaler dans leurs écrits la réalité ou l'apparence de l'érudition : c'est une des originalités de Faguet que d'y être si parfaitement indifférent. » Cité par Antoine Compagnon, *La Troisième République des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 50.

philosophes étudiés ne peuvent prendre sens et être finalement expliqués que s'ils se lovent dans le moule précédemment défini et peaufiné par l'historien-critique littéraire. « Il y a des périodes littéraires qui, sans jamais avoir une unité absolue et sans pouvoir jamais être contenues tout entières dans une formule, cependant, ont leur marche générale, en leur ensemble, paraissent bien obéir à un certain esprit et se ramener à une pensée commune. Elles ont leur unité, si vous voulez, approximative. Et cette unité, je sais bien que c'est nous, postérité, qui, à distance et avec soin d'écarter ce qui pourrait l'altérer, la mettons en elles [...]. Nous ne nous sentons pas trop loin de la vérité en l'y mettant. » Ces « périodes » ou ces « époques » avaient, ajoute-t-il, « je ne sais quoi comme une âme commune [...], elles avaient, pour ainsi dire, plus que d'autres, pris conscience d'elles-mêmes [4] ». Arrêtons-nous sur cette déclaration d'intention. En reconnaissant que la position du critique est toujours dépendante du temps durant lequel il écrit, Faguet paraît s'inscrire dans la modernité, mais c'est pour s'en éloigner tout de suite après. Pour lui, en effet, l'unité des siècles n'est pas seulement un marqueur théorique, un mode d'approche parmi d'autres pour comprendre le passé, elle désigne aussi l'esprit même d'une « période », dont les écrivains étudiés avaient déjà pris conscience au moment même où ils écrivaient. Parmi ceux-ci l'homme de génie serait celui qui accède à la plus haute conscience de son temps, lui imprime son sceau et surtout confirme une direction qui se dessinait déjà en creux, lorsqu'il prend la plume : « Corneille règne de 1636 à 1660, nonobstant les oppositions [5]. » Faguet file une métaphore relevant du vocabulaire politique, et qu'il reprend sans cesse pour définir cette situation : « le règne des grands hommes », ce qui lui permet d'évoquer ensuite les « interrègnes ». Durant ces périodes transitoires, aucun front majoritaire, ni aucun chef de file ne se détache du foisonnement des écrivains et des courants littéraires en gestation. Les années « 1600-1620 » en seraient l'exemple canonique.

4. *Ibid.*, p. 1-2.
5. *Ibid.*, p. 3.

Il est remarquable que l'étude d'un siècle coïncide exactement avec une année complète de son enseignement, ce qui confère à l'unité séculaire un poids institutionnel et quasi ontologique : « Chaque année, il se fixait, dans cette longue suite, une époque à étudier. [...] Quelquefois, il s'enfermait dans un groupe au milieu d'une époque. Mais en général, il embrassait toute une période[6]. » L'enseignement du « français » dans le secondaire se calque sur ce modèle en épousant parfaitement la progression du cursus scolaire : Moyen Âge en troisième, XVI^e^ et XVII^e^ siècles en seconde, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles en première. On notera que cette périodisation de l'histoire littéraire répond à un maximum de clarté représentative et pédagogique. Elle donne aussi accès à un domaine spécifique de réflexion et à un imaginaire, car l'opposition entre les deux périodes privilégiées, le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, n'est jamais épuisée. Il appartient à l'élève et à l'étudiant de comparer les deux siècles, en quelque sorte substantivés, et de multiplier variations et subtilités sur ce thème fondateur. Pour Faguet, chaque siècle adopte le même mouvement, comme s'il s'agissait d'un phénomène vital, fondé sur une croissance progressive dont le critique doit souligner les étapes : il repèrera les précurseurs et les triomphateurs, mais aussi ceux qui contredisent le modèle défini, ravalés au rang d'« égarés » ou d'« attardés » dans leur siècle[7]. Le principe même de l'évolution de la production littéraire à l'intérieur du siècle prouve, dans sa limpide clarté, la légitimité de l'approche historique et fonde la réputation de Faguet, comme historien, mais aussi comme pédagogue et comme directeur d'une collection publiée chez l'éditeur Boivin : « L'ami de Jules Lemaitre, M. Lecène, cherchait un professeur intelligent qui voulût bien collaborer à une collection fondée pour l'enseignement des jeunes filles. Émile Faguet fut désigné. Aussitôt entre Émile Faguet et M. Lecène l'amitié la plus touchante et la plus fidèle se noua. Non seulement Faguet écrivit l'ouvrage pédagogique qu'on lui demandait, mais bientôt il

6. *Ibid.*, p. XVII.

7. Gustave Lanson use des mêmes expressions, mais l'idée est encore plus insistante chez Faguet.

y joignit son XVI^e siècle, son XVII^e siècle, son XVIII^e siècle ; et sa réputation s'imposa du même coup [8]. »

2 L'esprit des deux siècles

Dans un ouvrage sur le XVII^e siècle, Faguet célèbre Descartes, « un des fondateurs de la prose française en même temps qu'il l'était de la raison humaine [9] ». Le mot « fondateur » permet d'établir une concordance entre le stylisticien et le métaphysicien. Il est repris, en écho, pour traiter de tous les genres littéraires pratiqués au XVII^e siècle. À ce titre, le grand philosophe français est le premier écrivain présenté dans le volume consacré au Grand Siècle, sorte de porte d'entrée magistrale permettant de réunir tous les critères : sa soif de certitude (le doute est évidemment méthodique), son esprit religieux (« Il était très religieux, très chrétien, superstitieux même. Il pratiquait ponctuellement [10] »). Positions que partage le critique dans sa vie personnelle et qu'il entend prôner comme des qualités universelles vers lesquelles devraient tendre les écrivains de tous les temps.

Ce modèle suprême qu'est Descartes aurait bénéficié d'un tel prestige qu'il aurait même fasciné ses opposants ; Gassendi aurait éprouvé pour le grand philosophe « une admiration qui tient de la stupéfaction [11] ». Si Descartes a été moins admiré et suivi au XVIII^e siècle, ajoute Faguet, c'est que ce siècle était comme frappé d'une impuissance métaphysique, alors même qu'il ne cessait de célébrer ses propres mérites. L'idée est martelée comme un leitmotiv, dans presque toutes les monographies consacrées aux grands écrivains et philosophes du XVII^e siècle. Le critique proclame ensuite le triomphe de la poésie, aussi bien en vers qu'en prose (« Les grands poètes lyriques du XVII^e siècle sont Pascal, Bossuet et Malebranche [12] »). Quant à La Rochefoucauld, « c'est le modèle du style travaillé jusqu'au dernier degré où l'art infatigable du plus habile et du plus

8. *Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme*, Paris, Boivin, 1935, préface, p. IX.
9. *XVII^e siècle*, Paris, Boivin, s. e. p. 64.
10. *Ibid.*, p. 7.
11. *Ibid.*, p. 65.
12. *Ibid.*, p. 134

persévérant ouvrier peut atteindre [13] ». Faguet situe d'emblée au plus haut point la poésie du XVII^e siècle : aisance, liberté souveraine, clarté absolue, sûreté infaillible, quitte ensuite à corriger par quelques nuances cet éloge péremptoire et inconditionnel : Boileau a beaucoup d'esprit, mais « ses plaisanteries sont assénées d'une main un peu lourde [14] ». La Fontaine est présenté comme le parangon de la volonté de perfection qui anime la poésie du XVII^e siècle, et que celle du siècle suivant ne pourra jamais atteindre : « On n'a jamais vu en France, même dans les poésies légères de Voltaire, l'image d'une liberté plus souveraine, l'exemple d'un maniement plus aisé des mots, des tours et des mouvements de style, avec une clarté absolue et une sûreté infaillible [15]. »

À l'inverse, le XVIII^e siècle est l'époque de la froide raison, souvent desséchante, durant laquelle triompherait une idéologie corsetée, qui basculerait souvent dans l'intolérance, tout en prônant la tolérance. Voltaire en serait le parangon. La deuxième partie du siècle serait marquée par une vague de sensibilité, souvent désordonnée et envahissante. Le XVIII^e siècle irréligieux est également défini comme une période d'affaissement moral et de frivolité, durant laquelle triompheraient des auteurs qui, comme Laclos, se complairaient dans des peintures lascives et immorales. La période serait au total plus philosophique que littéraire, car la quête proprement esthétique serait minorée ou délibérément délaissée. On notera au passage que cette représentation du XVIII^e siècle français aura des retombées dans l'enseignement de la philosophie pratiqué dans le secondaire. Dans les années 1960, on ne soufflait jamais mot des philosophes français du siècle des Lumières, tant leur pensée semblait indigente et indigne de figurer aux côtés des grands métaphysiciens comme Kant ou Hegel.

Le talent de l'historien et du critique consiste alors à montrer avec le plus de finesse possible comment les écrivains s'insèrent plus ou moins bien dans cette gangue aux mailles serrées que représente le moule séculaire : « Marivaux, qui mériterait d'être

13. *Ibid.*, p. 229.
14. *Ibid.*, p. 255-256.
15. *Ibid.*, p. 257.

commensal de M. de La Rochefoucauld et ami de M^me^ de La Fayette [...] est un peu déplacé au XVIII^e^ siècle[16]. » Certes, concède Faguet, le dramaturge peut sur certains points se rapprocher de Crébillon fils, qui lui est bien de son siècle, par sa peinture des désordres amoureux, mais en tant que fin psychologue, Marivaux s'éloigne d'une époque dont la psychologie est infiniment courte et pauvre. Montesquieu, en revanche, serait bien l'homme de son temps, « d'un temps très spirituel, très curieux, très frivole, et qui semble, dans tous les sens de ce mot, ne tenir à rien[17] ». Siècle frivole aussi parce qu'il se moque de l'antiquité comme du christianisme et est très dédaigneux de la poésie, dont il aurait totalement oublié le sens.

Rousseau étant le plus difficile à classer parmi les ténors des Lumières, l'historien devra montrer, en répondant au défi qui lui est posé, qu'il est capable de lui assigner une place : « [Il] était de son siècle en ce que, plus que personne, il repoussait l'autorité, toutes les autorités, toutes les traditions. Ce n'était plus seulement avec la tradition religieuse et avec la tradition nationale qu'il rompait violemment. Derrière ces autorités séculaires, au-delà des siècles, et presque au-delà des temps, il allait attaquer l'humanité tout entière, la tradition du genre humain[18]. » Citons encore cette singulière contorsion pour faire entrer Rousseau dans le cadre voulu : « S'il [Rousseau] était de son temps par tout ce côté négateur, il en était moins, et il ne l'en flattait que davantage, par ce qu'il apportait de tendresse, de mollesse, de *non- sécheresse*, et de rêverie sentimentale[19]. » En somme, Rousseau serait seulement un grand écrivain, lorsqu'il échapperait aux critères négatifs qui définissent l'esprit du temps.

Pour les besoins de la thèse à défendre et parce qu'il faut que Rousseau soit plus clairement un homme de son siècle, Faguet use alors de cette formule surprenante pour le définir : « C'était un poète mais [...] un poète logicien », poète parce qu'il rêve, bien sûr, d'humanité heureuse, d'éducation idéale et de société

16. *Dix-huitième siècle*, Paris, Société française d'imprimerie et de libraire, 1910, p. 137.
17. *Ibid.*, p. 141.
18. *Ibid.*, p. 418.
19. *Ibid.*, p. 420.

ramenée à l'état de nature, logicien parce qu'il tente de faire de la philosophie. Ces idées simples sur l'auteur du *Contrat social* et des *Rêveries du promeneur solitaire* seront souvent celles de la bourgeoisie cultivée du XX^e^ siècle.

3 La mise en scène de l'histoire littéraire

Le temps historique est présenté à grands renforts de métaphores évoquant l'espace. Faguet trace des routes, élève des piliers, repère des frontons, des seuils, des entrées qui ressemblent au narthex d'une cathédrale.

Il faut assigner un début au XVIII^e^ siècle en privilégiant un critère. Faguet choisit les controverses religieuses et érige Bayle en introducteur du siècle des Lumières. Il use alors de métaphores militaires : « Il est convenu que le *Dictionnaire* de Bayle est la Bible du XVIII^e^ siècle, que Pierre Bayle est le *capitaine d'avant-garde* des philosophes [20]. » Bien que Bayle eût détesté ses successeurs s'il les avait connus, ajoute-t-il, l'irrévérence antireligieuse, l'amour de la polémique et le goût du petit fait sont autant de traits pré-voltairiens. Comme toujours, Faguet souligne l'élément premier du parcours, seuil symbolique annonçant une vision étroitement finaliste de l'histoire littéraire. Il assigne une place définitive au *Dictionnaire historique et critique* : « Voici une belle porte d'entrée au XVIII^e^ siècle, et où l'inscription ne laisse rien ignorer de ce qu'on a chance de trouver dans l'enceinte [21]. » Les nuances viennent tout de même ensuite. Bayle est « un homme qui a frayé la voie au XVIII^e^ siècle et qui n'a rien de son esprit [22] ». L'athéisme doux du penseur, et la modération de sa morale pratique, s'opposeraient à la passion rationaliste qui domine en 1750. Ces prémisses posées, Faguet, comme à l'accoutumée, assène une formule choc : « Quand on lit Voltaire, on se prend à dire souvent : "Un Bayle bilieux [23]." » Il s'attarde sur ce moment inaugural qui s'inscrit entre une fin et un mouvement intellectuel en genèse, conférant une visibilité immédiatement accessible et un ordonnancement

20. *Ibid.*, p. 1. C'est nous qui soulignons.
21. *Ibid.*, p. 6.
22. *Ibid.*, p. 20.
23. *Id.*

bien tranché à l'histoire des idées *:* « Bayle représente un moment, très court, très curieux et intéressant aussi, qui n'est plus le XVII^e^ siècle et qui n'est pas encore le XVIII^e^, un moment de scepticisme entre deux croyances, et de demi-lassitude intelligente et diligente entre deux efforts [24]. »

Il est d'autres voies d'entrée pour pénétrer dans le XVIII^e^ siècle français : « Le commencement du XVIII^e^ siècle est l'époque où les salons commencent par faire dire des sottises aux écrivains. Tout homme de lettres a dans son cœur un Trissotin qui sommeille. [...] Être lu des femmes du monde qui se piquent de lettres est chez les auteurs une forme du désir d'être aimé [25]. » L'angle d'attaque permet cette fois de réunir pratique sociale, pratique littéraire et condamnation morale, dans une optique toujours finaliste : frivolité et séduction salonnière seraient les préludes au libertinage, courant majeur qui caractérise le siècle et que Faguet condamne, on s'en doute, avec la plus grande sévérité.

Le critique aime isoler les écrivains qui s'approchent le plus près possible du modèle antéposé et quasi intangible. Ainsi Mirabeau : « Rien ne peut éclairer plus vivement la pensée philosophique et politique du XVIII^e^ siècle et la mieux comprendre qu'un examen des idées de Mirabeau. Car Mirabeau c'est le XVIII^e^ lui-même, mis à l'œuvre, jeté dans l'action [26]. » Cumulant les traits propres aux autres écrivains, il peut être alors érigé en parangon du siècle, en synthèse vivante des manières d'être, des dispositions morales, de l'éloquence de ses prédécesseurs et de ses contemporains : « Subtil comme Montesquieu, fougueux comme Diderot, et romanesque comme Rousseau, sans compter qu'il est, aussi, encyclopédique comme Diderot, orateur comme Rousseau. [27] » C'est à dessein que Faguet place à la fin de son ouvrage sur le XVIII^e^ siècle, la monographie qu'il consacre à Mirabeau car celui qui est la quintessence du XVIII^e^ siècle, doit figurer comme le bouquet final d'un parcours qui se veut magistral. La preuve irréfutable de la démonstration

24. *Id.*
25. *Ibid.*, p. 147.
26. *Ibid.*, p. 489.
27. *Ibid.*, p. 425.

autorise l'envolée lyrique à laquelle l'historien succombe en décochant une pointe à ce siècle qu'il n'aime guère. Doté d'une « vitalité terrible », il se reconnaîtrait à une absence absolue de sens moral, corrigée par une vague générosité naturelle qui ne parviendrait pas à faire oublier son immoralité foncière. Comme s'il était une personne antipathique, le siècle philosophique suscite chez l'historien une répulsion dont Mirabeau, plus que tout autre, serait l'incarnation.

Faguet étudie à part ceux qu'il appelle les « suiveurs », une seconde catégorie dotée d'une propension à radicaliser ce qui n'était que virtuel et que les écrivains les plus représentatifs du siècle reprennent ensuite à leur actif. Il en va ainsi de l'impiété. Si elle triomphe dans la deuxième moitié du siècle, c'est parce qu'elle s'ajuste parfaitement au tour d'esprit de Voltaire. À partir de 1750 environ, il récupérera à son profit cette nouvelle donnée jusqu'à en devenir « cruellement monotone [28] ».

En somme, pour être de son temps, on doit nécessairement être impie et hostile au christianisme. L'autre solution, celle que choisit Buffon, est de s'isoler en se consacrant dans la solitude à son grand œuvre « au risque de n'avoir ni partisan, ni allié [29] ». Les écrivains doivent exprimer ce qui constitue l'essence de leur temps, au risque de n'être pas reconnus par leurs contemporains ou d'être boudés et marginalisés.

4 Le siècle des Lumières confronté au Grand Siècle

Faguet oppose de manière tranchée le Grand Siècle au XVIII^e^ siècle, au profit du premier, en passant en revue tous les points de comparaison possibles. Jugés à l'aune des grands métaphysiciens du XVII^e^ siècle, Voltaire et Rousseau sont de piètres philosophes, le premier ne croit qu'à sa lutte contre l'Infâme, quant au second, il s'enferme dans une singularité absolue. Or celle-ci n'est pas un critère suffisant pour atteindre la hauteur philosophique qui lui permettrait ensuite de penser l'universel. Dans la peinture des mœurs, les écrivains du XVIII^e^ siècle

28. *Ibid.*, p. 236.
29. *Ibid.*, p. 425.

ne parviennent pas non plus à égaler leurs prédécesseurs. La conduite de Jacob dans le *Paysan parvenu* de Marivaux révèle une incertitude, une indécision étrangère à la vigueur du pinceau des classiques : « Un Jacob qui n'est point faux [...], mais qui s'arrête comme à mi-chemin de son évolution naturelle, qui hésite à s'accomplir, qui reste indécis parce qu'il reste inachevé [30] [...]. » Certes, le romancier procède à une jolie esquisse, l'analyse psychologique est dessinée d'un trait fin et délié, mais il est loin de posséder la vigueur et la plénitude des dons qui appartiennent aux moralistes du Grand Siècle.

Sur le plan moral la différence entre les deux siècles est plus grande encore, car les Crébillon fils et les Laclos sont happés par le goût du bas et du mal, tendance qui s'accentue encore dans les années suivantes. L'affaiblissement des idées religieuses a eu pour effet une diminution morale, constate Faguet, en oubliant que le XVIII[e] siècle tout entier est littéralement hanté par l'idée de vertu. Plus fondamentalement encore, celui-ci marquerait une rupture politique et juridique et un amoindrissement de l'esprit national et patriotique. Ce que Faguet évoque dans l'article de *Dix-huitième siècle* qu'il consacre à Diderot : « On s'attache à montrer pour ce qui est de la législation, qu'elle n'est pas raisonnable, pour ce qui est de l'autorité qu'elle est despotique, pour ce qui est de la religion, qu'elle n'est pas divine [31]. »

Sur un plan esthétique et plus étroitement littéraire, enfin, le siècle des Lumières acquiert ses lettres de noblesse, lorsqu'il tend vers le classicisme du XVII[e] siècle qui a su mieux que toute autre période se rapprocher du classicisme éternel. C'est pourquoi les écrivains des Lumières sont invités à innover en se situant toujours dans le prolongement du siècle précédent. Voltaire se rachète de ses insolences et de ses turpitudes, lorsqu'il sait résister à la réaction affichée contre le XVII[e] siècle et qu'il soutient que cette époque était grande. Si on avait reproché à Racine de dépeindre des Grecs qui n'en sont pas, il aurait répondu : « Ce ne sont guère des Français davantage. Ce sont des hommes. J'ai un goût pour l'étude des sentiments humains

30. *Ibid.*, p. 106.
31. *Ibid.*, p. 302.

en eux-mêmes, et ce goût ne s'accommode guère du souci de la couleur des temps et des lieux. S'il me conduit à tracer des développements de passion qui ne soient ni d'un siècle ni d'un autre, mais qui soient vrais, il suffit peut-être », car le grand écrivain ne peint pas la réalité historique et sociale, mais la vérité de l'homme éternel. Faguet poursuit : « À un degré inférieur, et dans un autre ordre, Marivaux procède de même [...], étant connaisseur en choses de l'âme, il nous donne l'impression de la vérité pure [32]. » Mais il n'y parvient pas aussi bien que Racine, car il « est un Racine à mi-chemin, un Racine qui ne pousse pas le conflit des passions de l'amour jusqu'à leurs conséquences funestes [33] ».

Faguet fait peu de cas des *Fausses Confidences*. Ce sont, certes, des croquis vifs et humoristiques de la ville, mais ils n'ont pas la profondeur de ceux de La Bruyère. Quant aux *Lettres persanes*, « ce sont des églogues fades et prétentieuses, fables élégantes et malicieuses sans un grain de poésie ». De même Diderot est critiqué pour son esprit brouillon. Il lui reconnaît toutefois du talent, quand, renonçant à tous les artifices de son temps, il parvient à évoquer la chose même dans la somptuosité de l'évidence. Il accède alors à cette transparence et à ce naturel propre aux grands écrivains du XVII^e siècle. Buffon, lui-même, érigé pourtant en grand et admirable savant, et en écrivain doté d'une morale très élevée, aurait finalement des manques pour peu qu'on l'examine à l'aune de la morale universelle, si bien analysée et célébrée par les classiques [34]. Après avoir dit avec Pascal que toute la dignité de l'homme consiste en la pensée, Buffon eût dû rattacher davantage la morale à la dignité de la pensée humaine. Mais son style, qui est admirable, fait de lui un écrivain du XVII^e siècle ! « L'amour de l'ordre et de la composition simple et vaste » et « un certain penchant à la noblesse d'attitude et à la pompe » le rapprochent même de Bossuet. Séparant le style de l'argumentaire, et minorant la visée profonde du naturaliste, Faguet déclare dans un élan du verbe que Buffon « fait un discours sur l'univers, comme Bos-

32. *Ibid.*, p. 120.
33. *Ibid.*, p. 125-127.
34. *Ibid.*, p. 473.

suet un discours sur l'histoire universelle [35] ». Les écrivains du Grand Siècle sont présentés comme des modèles indépassables, des références absolues, permettant d'évaluer les qualités littéraires des écrivains du siècle suivant. En peignant seulement ce qu'il voyait, La Bruyère est parvenu à extraire l'universel du singulier à trouver le fond commun, la nature humaine permanente et, de surcroît, à nous la montrer dans une vive lumière. Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu se tient au dehors de l'objet décrit : si un geste caractéristique, un mimique fugitive ne lui échappent point, l'homme, en revanche, se dérobe à lui. Faguet file, sans relâche et avec jubilation, les métaphores visuelles. Telle une personne, représentant à elle toute seule les Marivaux et autres Montesquieu, le XVIII^e^ siècle est crédité d'avoir de bons yeux, et même très aigus, mais capables seulement d'appréhender les choses du moment. Ses yeux ne parviennent jamais à soutenir, au jour le jour, l'observation « de la science pleine et solide de l'homme éternel [36] ».

Sur le plan littéraire, Voltaire est discrédité, car c'est un faux classique : « Le goût classique, pour lui, ce n'est pas forte connaissance de l'homme, passion du vrai et ardeur à le rendre, imagination énergique et mâle associant l'univers à la pensée de l'homme et peuplant le monde de grandes idées humaines devenant des dieux et des cieux [...], clarté, ordre, harmonie, proportions justes, marche droit au but, ampleur, largeur noblesse [37]. » Si Voltaire critique Pascal, c'est parce qu'il ne comprend pas qu'un tel prosateur doit être jugé comme un poète.

Les œuvres philosophiques du XVIII^e^ siècle auraient perdu le sens du rythme et celui de l'harmonie que Descartes et Malebranche maîtrisaient souverainement. Les romans, profus et relâchés, seraient invertébrés. Ce désordre formel refléterait une pensée toujours en genèse et dangereusement aventureuse, comme l'attestent les perpétuelles errances de Diderot, demi-penseur et demi-artiste, puisqu'il n'agit que par saillies, car ni *Jacques le fataliste*, ni la *Religieuse*, ni les *Bijoux* ne sont com-

35. *Ibid.*, p. 474.
36. *Ibid.*, p. 146.
37. *Ibid.*, p. 249-250.

posés. Voltaire seul émerge de ce lot informel quand il pratique les petits genres : conte en vers, nouvelle en prose, billet, lettre. C'est alors qu'il devient « charmant », car la modestie d'une démarche, somme toute marginale et revendiquée comme telle, autorise des fantaisies que les grands genres interdisent. Mais il s'agit là d'une exception ne remettant nullement en cause la critique radicale des prosateurs. Faguet postule l'idée d'une ordonnance rigoureuse de la composition et du style qui serait la traduction fidèle d'un ordre de la pensée, mâle et puissant, que seuls les écrivains du Grand Siècle auraient su réaliser dans leurs écrits. C'est pour les mêmes raisons que les philosophes des Lumières seraient finalement condamnés à l'oubli : ne pensant que par bribes et éclairs fugitifs, ils seraient incapables d'édifier des monuments assez solides pour défier le temps. La conclusion du critique est sans appel [38].

Cette orientation de la critique n'est pas sans rapport avec la position de plusieurs antiphilosophes attachés à la défense des écrivains du Grand Siècle tout autant qu'à celle des traditions. Comme Palissot et bien d'autres, Faguet vise Diderot quand il fustige les esprits qui abusent des phrases obscures, s'adonnent à un enthousiasme confus, affectionnant une posture constamment scandaleuse, et prônent un athéisme dogmatique et insolent. Il s'en prend encore, dans la pure lignée antiphilosophique, au manque de « patriotisme » des philosophes des Lumières, sans jamais situer dans leur contexte les prises de position qui ont fait polémique en leur temps [39].

Le critique n'en reste pas là. Il multiplie conseils et leçons et reconstitue même le programme idéal qu'auraient dû suivre des écrivains désireux d'accéder à la postérité. Pour y parvenir, il suffisait de prolonger « l'esprit classique français », en s'inspirant des Grecs et des Latins. Celui-ci, en effet, n'ayant pas dit son dernier mot, on pouvait lui insuffler une nouvelle sève. Re-

38. « Aussi sont-ils intéressants et décevants, de peu de largeur, de peu d'haleine, de peu de course, et surtout de peu d'essor. Deux siècles passés, ils ne compteront plus pour rien, je crois, dans l'histoire de la philosophie. » (*Ibid.*, p. XXI.)

39. Didier Masseau, « Patriotisme et cosmopolitisme », *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815)*, Paris, Honoré Champion, 2017, t. II, 1178-1182.

jaillit l'idée d'un classicisme éternel, vivifié une première fois par cette époque bénie des dieux qu'est le Grand Siècle, mais qui appelait une suite. Il aurait fallu donner un nouveau visage à la littérature éternelle, sans abandonner pour autant ses principes fondateurs et immuables. Surgit en même temps une idée politique : en échappant au cosmopolitisme destructeur qui fut celui des philosophes des Lumières et de Voltaire en particulier, les écrivains du XVIII^e siècle auraient pu créer une littérature autonome et nationale à la fois. L'ordre politique aurait coïncidé avec l'ordre philosophique et esthétique, au sein d'une harmonie sans faille.

Faguet ne prend jamais en compte la visée singulière et historiquement située d'un projet littéraire. L'écriture gazée de Crébillon fils, les ambiguïtés propres au marivaudage, les éclairs fulgurants d'un Diderot sont interprétés comme des faiblesses et comme les marques d'une œuvre demeurée inachevée. Paradoxalement l'opposition tranchée entre les deux siècles aboutit à une représentation implicitement anhistorique de la littérature, puisque toute œuvre littéraire est jugée en fonction d'un seul et unique critère : le respect, certes modulable, mais toujours présent d'une harmonie et d'un ordre qui seraient consubstantiels à la création littéraire dont le XVII^e siècle représenterait l'exemple canonique.

Le strict découpage séculaire et le Grand Siècle érigé en modèle, contre un XVIII^e siècle marqué par un amoindrissement philosophique, moral et littéraire permet d'ouvrir de multiples pistes de réflexion : l'harmonie du style renvoie à un ordre fécond et stable de la pensée, à une moralité profonde et à un accès à l'être qui fait défaut aux écrivains du XVIII^e siècle. Pédagogiquement, l'ensemble constitue un entrelacs de notions destinées à être repérées, évaluées et finalement ordonnées dans le cadre d'une dissertation : la problématique, l'argumentaire et même le contenu du devoir sont ainsi proposés aux élèves et aux étudiants. Ceux-ci étaient invités à assimiler la méthode comparative et à en jouer, à leur tour, avec habileté. Un arsenal d'allégories et de métaphores leur était offert pour qu'ils fassent leurs gammes en s'entraînant sur ce canevas. Mais, pour réussir sa dissertation, une seule réponse était possible. Il fal-

lait toujours dire en conclusion, nous pouvons en témoigner, que les écrivains du XVII^e siècle représentent le modèle suprême, parce qu'ils ont su, mieux que tous les autres, inscrire leur œuvre dans la permanence de l'esprit.

En dépit de l'opposition séculaire tranchée, Faguet garde beaucoup de souplesse dans l'appréciation des auteurs, étudiés aussi en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Alors qu'un Brunetière, dans l'esprit de Taine et d'Auguste Comte, tente de transposer dans les études littéraires, les méthodes utilisées dans les sciences, Faguet résiste à cet engouement en refusant d'emprunter son outillage à des disciplines étrangères à la littérature. Cette absence de technicité, revendiquée et proclamée, rend évidemment pédagogiquement plus facile l'application de sa méthode comparative. Faguet aime conclure ses démonstrations par une formule qui fait mouche, par une synthèse éclairante, au risque assumé d'éliminer les nuances. En se situant à l'opposé du factuel et de l'érudition pointilleuse, il bascule parfois dans la simplification extrême. Il y aurait, dit-il, deux religions au XVIII^e siècle : celle de la raison et celle du sentiment. Les hommes auraient été plutôt pour la première, les femmes pour la seconde ! Le fameux « chaos d'idées claires » qui définit Voltaire, si souvent cité dans les dissertations, suggère une idée de désordre qui rappelle les contradictions que ses ennemis du XVIII^e siècle reprochaient au philosophe.

Chez Faguet, les simplifications alternent avec des vues parfois subtiles. La critique est un genre qui se démode vite. Ne tirons donc pas de ses évidentes faiblesses le sentiment confortable de notre supériorité critique. Faguet est souvent irritant pour un esprit rompu à la critique moderne, formelle ou historique, mais il lui arrive aussi d'avoir des vues générales que ne démentirait pas un historien contemporain. Par exemple : Rousseau, guide des cœurs, venant se substituer au prêtre, dans une société dominée par la vague sensible [40]. Ce qui manquait toutefois à cet enseignement c'était une distance pour le relativiser et en montrer les présupposés de toute nature. Faguet succombe souvent à un impressionnisme superficiel tout en demeurant

40. *Ibid.*, p. 421.

prisonnier d'un système idéologique pour le moins corseté. Sur le plan pédagogique, l'opposition manichéenne entre les deux siècles fut longtemps de mise dans l'enseignement secondaire et supérieur. Elle invitait élèves et étudiants à naviguer dans un temps jalonné de balises qu'ils devaient repérer, évaluer et commenter, sur un fond de certitudes idéologiques, historiques et littéraires.